

Michael J. Arlen

Embarquement pour l'Ararat

Récit traduit de l'anglais par Daniel Blanchard

Éditions Parenthèses

En couverture :

Photographie de Elliott Erwitt (Magnum) : « Famille au lac », États-Unis, 1950.

Titre original : *Passage to Ararat* (New York, 1975).

COPYRIGHT © 1975 RENEWED 2003 BY MICHAEL J. ARLEN
PUBLISHED BY ARRANGEMENT WITH FARRAR, STRAUS AND GIROUX, NEW YORK.

COPYRIGHT © 2005, ÉDITIONS PARENTHÈSES, MARSEILLE
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

ISBN 2-86364-139-5

LE PÈRE — *Dikran Kouyoumjian est né à Roustchouk (Ruse) en Bulgarie en 1895 dans une famille de commerçants arméniens originaires de Constantinople. Ils émigrent ensuite en Angleterre et s'installent dans le Lancashire en 1901. Bien qu'autodidacte, Michael Arlen s'occupe d'enseignement avant d'aller à Londres convaincu de sa vocation pour l'écriture. Quand ses premiers écrits attirent l'attention, il invente son pseudonyme, vérifiant dans l'annuaire londonien qu'il serait au moins unique dans la capitale du monde. Il est naturalisé sujet britannique en 1922 et fréquente les milieux aristocratiques s'efforçant de gommer toute trace de son statut d'exilé. Il publie des nouvelles et des récits courts explorant souvent l'univers du fantastique, avant de connaître un succès mondial avec son Chapeau vert (1924) qui sera adapté au cinéma avec Greta Garbo (Clarence Brown, A Woman of Affairs, 1928). Il épouse une comtesse grecque, Atalanta Mercati, vit quelque temps sur la Côte d'Azur et, à la déclaration de guerre, rejoint les États-Unis où il meurt en 1956.*

LE FILS — *Michael J. Arlen est né en 1930. Il a été rédacteur au New Yorker et s'est spécialisé dans l'analyse du monde audio-visuel et notamment de la télévision. Il a tenté de percer la complexe personnalité de son père, d'abord en publiant une biographie (Exiles, 1970) où il détaille ses difficiles relations filiales, puis en entreprenant un voyage initiatique en Arménie d'où il ramènera son Passage to Ararat, publié en 1975.*

À une certaine époque de ma vie, je décidai d'entreprendre un voyage afin de me rendre compte de ce que cela signifiait pour moi d'être arménien. Bien qu'arménien, ou à demi arménien, jusqu'alors j'ignorais tout de l'Arménie comme des Arméniens. Du moins, presque tout. Mon père était arménien, je veux dire né de parents arméniens, mais il avait été élevé en Angleterre et avait fait ses études dans des établissements anglais. Avant de devenir américain, il avait été citoyen anglais. Il n'avait pratiquement aucun lien apparent avec l'Arménie. Il en parlait très rarement et, à la maison, n'en utilisait jamais la langue. Son métier était de composer des romans sentimentaux et il en situait le plus souvent l'intrigue dans la société britannique. Il n'écrivit jamais sur l'Arménie ni sur les Arméniens, à de très rares exceptions près, qui furent sur le mode du désaveu ou de la plaisanterie. « Qui, aujourd'hui, voudrait se dire Arménien s'il ne l'est pas ? » écrivit-il un jour. Lui-même, à l'âge de vingt et un ans, avait changé son nom de Dikran Kouyoumjian en Michael Arlen.

Ma mère, d'origine américaine et grecque, appelait parfois en privé mon père Dikran, et dans mon enfance c'était là la seule occasion qui me fût donnée de savoir qu'il était quelque chose d'autre, ou de plus, que britannique. « C'est un nom arménien », m'expliqua-t-elle un après-midi, il y a bien longtemps. Je crus un moment que ce qualificatif s'appliquait au caractère du nom : un nom qu'on utilise en privé. Je savais aussi que certains de mes oncles éloignés s'appelaient Kouyoumjian — un nom bizarre et qu'un enfant a bien du mal à griffonner au bas d'une lettre de remerciement. Mais mon père, si bien disposé qu'il fût envers ces oncles, ne voulait, à l'évidence, rien avoir en commun avec ce nom. S'il consentait à me l'épeler une nouvelle fois, c'était en général avec une moue qui montrait bien sa réticence. « C'est un nom ridicule et imprononçable », me dit-il un jour, et j'avais toutes les raisons

d'en convenir. Pour l'essentiel, l'arménianité de mon père était comme perdue dans un lointain brumeux d'où elle ne faisait que rarement surface dans la conversation familiale — une phase de sa jeunesse, qu'il avait apparemment dépassée depuis bien longtemps et avec succès, comme on réussit à un examen, et il n'y avait plus aucune raison évidente de continuer à en parler.

Ce fut à l'âge de neuf ans, dans un internat anglais, que je me rendis compte pour la première fois que j'étais moi-même, de toute façon, arménien, du moins à moitié. Avant la Seconde Guerre mondiale, nous habitons l'Europe, Anglais expatriés dans le Midi de la France. À cette époque, dans la mesure où je m'interrogeais sur mon identité, je me considérais comme anglais. *Nous étions anglais. Nous parlions anglais. Nous voyagions avec des passeports britanniques.*

À l'école, on me donna pour camarade de chambre un joyeux Écossais aux cheveux blonds filasse, du nom de MacGregor.

« Tu es français ou quoi ? me demanda-t-il un jour.

— Bien sûr que je ne suis pas français, répondis-je.

— Tu dois être français. Tu vis en France.

— Je suis anglais, affirmai-je.

— Tu ne *peux* pas être anglais », insista-t-il.

La femme du directeur survint à point pour nous tirer de là. Nous nous assimes à sa table dans le réfectoire de l'école. C'était une pièce glaciale et pleine de courants d'air, où des serveuses en uniforme à l'ancienne s'affairaient bruyamment avec des plateaux chargés de tranches de pain sec et de sardines, ou parfois de haricots cuits au four, ou encore, le dimanche, avec des plats d'argent dans lesquels des bouts de pain trempaient dans du jus de viande. La femme du directeur était une dame portée sur les choses de l'esprit. Elle participait à la troupe de théâtre locale et nous abreuvait de discours sur l'existence brillante que lui laissaient entrevoir ses lectures avides des magazines londoniens ou ses escapades impromptues jusqu'au chef-lieu du comté où elle passait des auditions catastrophiques — pour jouer dans des reconstitutions historiques. Ce jour-là, elle m'annonça avoir lu quelque part que mon père avait récemment publié un nouveau livre. Je n'avais jamais grand-chose à ajouter à ce genre de nouvelle. Je savais que mon père, dans son bureau, « écrivait des livres », mais la littérature en général et la sienne en particulier était un autre sujet dont on parlait peu en famille et on ne nous y encourageait guère non plus. Elle n'avait

jamais lu aucun des romans de mon père, poursuivit-elle, mais elle était sûre qu'ils étaient très intéressants. N'était-ce pas *Le Chapeau vert* le plus célèbre ? Elle en avait entendu dire beaucoup de bien. Ce doit être fascinant, dit-elle, d'avoir pour père un écrivain célèbre. Et est-ce que moi aussi je parlais arménien ?

Cette dernière question me prit au dépourvu. « Non, dis-je, je ne parle pas arménien. » Et je crois que j'ajoutai : « Je n'ai jamais entendu personne parler arménien. » Ce qui était vrai.

II

« Mais je suis sûre d'avoir lu quelque part que votre père était arménien, dit-elle avec un grand sourire. Je croyais que tous les Arméniens parlaient arménien. »

Plus tard, dans notre petite chambre, MacGregor me jeta un coup d'œil par-dessus son album de bandes dessinées. « *Har-mainien* ? fit-il. Quel genre de sport est-ce qu'ils pratiquent là-bas ?

— Je n'en sais rien, dis-je, je n'ai jamais été là-bas. Probablement les mêmes sports qu'ici.

— Pas le cricket, dit MacGregor.

— Si, le cricket, répondis-je. En tout cas, je suis anglais.

— Tu ne peux pas être *anglais*, fit MacGregor.

À la fin du trimestre, mon père vint me voir. Il arriva seul, dans une voiture avec chauffeur, portant une boîte de chocolats. Pour la première fois de ma vie, il m'apparut comme quelqu'un d'étrange, presque un étranger. Je me souviens de l'avoir observé à la dérobée, scrutant subrepticement son visage — à la recherche de quoi ? Je ne sais. J'aurais voulu qu'il me dise que nous étions véritablement anglais, mais je ne savais pas comment le lui demander.

Quelques mois plus tard, rentré à la maison pour les vacances, c'est ma mère que j'interrogeais. « Est-ce que nous sommes arméniens ? » Ma question m'apparut bien osée.

« Bien sûr que non », répondit-elle, avec une certaine vivacité dans sa voix douce. « La famille de ton père a du sang arménien, mais il est anglais et toi aussi. » Et elle me montra son passeport.

Au fil des années, je fréquentai d'autres écoles. Et puis, la guerre nous chassa aux États-Unis. Je devins de plus en plus américain et, finalement, à vingt et un ans, j'obtins la nationalité américaine. Dans l'ensemble, je me sentais américain, ou, peut-être pendant quelque temps, anglo-américain, et pourtant il était clair que ce n'était pas tout. Il devait y avoir quelque chose en moins ou en plus. Je pris conscience d'être suivi comme par une ombre par mon « être arménien », que les autres gens sentaient ou, à l'occasion,

commentaient, mais que mon père avait dit ne pas exister en réalité. Et moi aussi, j'affirmais que cela n'existait pas.

Je me souviens d'un jour, alors que j'étais en classe dans le New Hampshire, où je m'étais réfugié sur une échelle extérieure de secours, terrifié au spectacle d'une bande de garçons de seize ans qui houspillaient et couvraient de sarcasmes l'un de leurs camarades, un certain Gordon, pâle et dégingandé, que l'on supposait être juif. Qu'est-ce qui me terrifiait ainsi, me suis-je demandé par la suite — car il ne s'agissait pas d'un souvenir particulièrement flatteur. La réponse est, je crois, celle-ci : je m'étais progressivement rendu compte que, dans certains milieux anglo-saxons, être juif c'était être « différent », c'est-à-dire étranger et dépourvu de protection ; et je savais que moi aussi j'étais « différent », encore que relativement protégé par le camouflage de mes façons anglo-saxonnes. Mais je sentais que ce n'était qu'un camouflage et qu'il risquait de disparaître un jour. Regardant l'infortuné Gordon du haut de mon échelle, je sais que je pensais : voilà le sort auquel *nous* échappons grâce à *eux*. Qui recouvrait ce *nous* ? La vérité est que pendant presque toute mon adolescence et une bonne partie de ma vie, je ne me suis guère donné de mal pour le savoir. Dans le fait d'être arménien, il semblait y avoir quelque chose de vaguement dangereux ou comme d'une qualité inférieure ; sinon mon père n'aurait pas été si acharné à s'en dégager. Je me le suis tenu pour dit et je l'ai imité. Arménien, ce nom désignait quelqu'un d'autre.

Un autre souvenir, vieux de nombreuses années, se situe à New York à un moment où l'on attendait la visite de mon oncle Krikor qui habitait en Argentine. Je vois mon père irrité brandir une lettre récente de Buenos Aires — un changement de projets, sans doute — et s'écrier « Pourquoi diable ces Arméniens ne peuvent-ils jamais faire les choses simplement ! » Puis : « Voilà : n'est-ce pas typique d'un Arménien ? » L'oncle Krikor était « typique d'un Arménien » ; mon père, c'était autre chose. Et de fait, lorsque finalement Krikor arriva (un petit homme sec, au nez fort et au visage bruni par le soleil argentin), il m'apparut différent de mon père — plus brun, plus « oriental » en quelque sorte — bien qu'en réalité les deux hommes eussent la même taille et la même carrure, des traits fort ressemblants et un anglais aussi impeccable. À un moment, Krikor m'adressa quelques mots en arménien, auxquels je ne pus naturellement pas répondre. « Quoi, tu n'as pas appris un

mot d'arménien à ton fils!» s'exclama-t-il sur un ton doucement réprobateur. Nous dînions à l'hôtel de Krikor.

Mon père, à cette époque, arborait une moustache très soigneusement taillée et une fleur à son veston. «Mais c'est une langue impossible», grogna-t-il.

Krikor sourit avec bienveillance. «Ah, Dikran», dit-il. Il était l'aîné.

De ma vie, je n'ai entendu mon père prononcer un mot d'arménien, excepté les rares fois où nous allions au restaurant arménien et où il nous lisait, avec une sorte de professionnalisme désinvolte, ce menu exotique plein de kebabs et de dolmas, qui étaient essentiellement turcs, je le découvris plus tard. Dans l'ensemble, je ne rencontrai que bien peu d'Arméniens en sa compagnie et la plupart d'entre eux étaient associés dans mon esprit à un certain restaurant arménien de New York, où nous nous rendions en famille peut-être une ou deux fois par an. C'était un petit restaurant appelé «La Corne d'Or» et situé du côté de la 50^e Rue Ouest. Le propriétaire, Aram Salisian, était un homme imposant et chaleureux, un ancien lutteur aussi large que haut, avec d'énormes mains noueuses et un bon visage carré, comme taillé à la hache, qui semblait imperturbablement sourire. Lorsque nous entrions, toujours il serrait mon père dans ses bras. Il est bien, je crois, le seul homme à qui j'ai vu faire cela. Quant à nous autres, il nous saluait en s'inclinant. Il me dit qu'un jour il m'apprendrait la lutte.

J'aimais «La Corne d'Or» parce que c'était un endroit agréable où nous nous trouvions en général heureux en famille. Il m'inspirait aussi un sentiment particulier et secret, qui a persisté jusqu'à aujourd'hui bien que ce restaurant ait disparu : c'était le seul lieu, ou le seul territoire, où je me souviens d'avoir vu mon père à l'aise dans son identité arménienne, l'acceptant même à moitié. «Untel était ici l'autre jour», disait parfois Salisian en s'arrêtant près de notre table pour éructer quelque nom arménien.

Et j'entends encore la voix de mon père répondre «Vraiment ? Comment va-t-il ? Dis-lui bonjour de ma part.»

Dis-lui bonjour de ma part. On pourrait ne voir dans cette formule que politesse distraite, mais en fait je crois que dans ces rares occasions, il témoignait plus d'affection envers ses origines arméniennes — nos origines arméniennes — qu'en tout autre moment dont je puisse me souvenir. De temps à autre, des clients

du restaurant et du bar venaient à nous pour bavarder pendant quelques minutes sur la famille, les études des fils ou des filles. Georges, le barman, je m'en souviens, avait un fils qui étudiait la musique avec Rudolf Serkin à l'institut Curtis et qui devint plus tard le pianiste Eugen Istomin.

C'étaient là des moments chaleureux mais étranges : étranges parce que les hommes et les femmes qui se trouvaient là m'apparaissaient si différents des autres, comme habitant un autre pays — et pourtant pendant ces quelques instants nous faisons partie du même groupe, *leur* groupe, quoi que ce *leur* puisse recouvrir. Je percevais l'Arménie comme un fragile réseau de restaurants hantés par des gens qui semblaient vivre ailleurs, au pays de quelqu'un d'autre. Seul m'apparaissait réel cet attachement partagé, ce lien mystérieux. Les murs du restaurant, je m'en souviens, portaient diverses photos d'Arméniens qui avaient «réussi». L'une d'elles représentait mon père en compagnie de William Saroyan, l'écrivain californien d'origine arménienne dont les pièces avaient été jouées à Broadway et souvent primées. La photo montrait les deux hommes attablés devant un verre, fumant une cigarette et tournant un œil vitreux vers le flash de l'opérateur — le classique instantané de boîte de nuit. J'y voyais un moment héroïque et émouvant : mon père aux côtés de M. Saroyan. Mon regard retournait toujours à cette fugitive apparition d'une camaraderie arménienne.

Et puis, après le dîner, nous sortions tous de «La Corne d'Or» ; nous disions bonsoir à M. Salisian, nous laissions derrière nous Aram Salisian et son monde, et nous nous retrouvions dans le nôtre. En de rares occasions, encouragé peut-être par les moments passés au restaurant, je posai à mon père quelques questions sur l'Arménie, mais je ne m'y risquais qu'exceptionnellement puisqu'il était si évident qu'il souhaitait n'avoir rien à voir avec le sujet — en fait, il balayait les questions les plus simples que je pouvais poser — et aussi parce que moi-même je ne le souhaitais pas très vivement non plus. Un jour, je m'en souviens, je l'appelai au téléphone pour qu'il vienne répondre à un M. Hagopian, un professeur arménien qui désirait lui parler d'un projet littéraire. «Dis-lui que je suis sorti», répondit froidement mon père. Plus tard, comme je m'étonnais de son attitude car Hagopian et lui ne s'étaient jamais rencontrés, mon père me dit : «Il ne pense qu'à me parler de problèmes arméniens. Cela va durer des heures. Ils finissent par vous faire

mourir d'ennui.» D'un ton plus indifférent, il ajouta : «Ce sont des gens gentils, mais il ne faut pas les laisser trop s'approcher.»

Pour l'essentiel, je me satisfaisais de laisser les choses en l'état. Je n'éprouvais qu'une légère curiosité à l'égard de mon origine arménienne — ou plutôt, c'est ce que je croyais, car si j'avais véritablement compris ce genre de problèmes, je me serais rendu compte que j'étais hanté par elle. Surtout, elle me faisait peur. Qu'en était-il réellement des «problèmes arméniens»? Je supposais qu'il devait s'agir des «massacres par les Turcs», des «Arméniens réduits à la famine» et autres événements lointains et répugnants dont j'avais vaguement entendu parler et qui bien évidemment n'avaient que peu ou pas du tout de rapport avec nous. Qu'était-ce donc qui m'effrayait? J'ai du mal à m'en souvenir à présent. Probablement de me trouver en quelque façon exposé, ou rabaisé, par l'assimilation d'une «différence», la «différence» qui vous est propre, à quelque chose de profondément péjoratif, au péché. Je ne peux pas dire que je me sois senti coupable de péché de manière explicite, mais je me sentais marqué — au point que, pendant une grande partie de ma vie, je me suis considéré comme plus brun que nature et que, voici quelques années, j'ai été stupéfait d'entendre un dermatologue qualifier ma peau de «claire». Et à la fin (peut-être même dès le début), j'en suis venu à haïr mon père pour cette peur. Ce n'était certes pas le seul sentiment qu'il m'inspirait, car je l'aimais également; bien que lui-même n'exprimât que très peu son affectivité, je savais qu'il était bon envers moi : il était mon père. Mais j'avais également peur de lui. Quelque chose nous séparait toujours, quelque chose de non dit et, semblait-il, d'inaccessible. Nous étions des étrangers l'un pour l'autre.

Lorsque mon père mourut, il y a dix-neuf ans, je compris que nous ne nous étions pas rapprochés. Pas même lorsque, sur son lit de mort, nous nous sommes parlé avec gentillesse en nous tenant la main. Pas même lorsque, plus tard, je me suis mis à écrire à son sujet — car j'étais moi-même devenu écrivain, encore que pas romancier, et j'essayais d'établir une sorte de contact avec lui et avec ma mère en écrivant sur leur vie commune et sur sa carrière à lui. Pour autant que je m'en souviennne, le service funèbre eut lieu dans une église grecque orthodoxe, celle de ma mère, et non dans une église arménienne. «Toute sa vie, dit ma mère, il a cherché à se détacher des Arméniens.» Il m'a manqué, mais en un sens, sa disparition fut aussi un soulagement pour moi. Son absence. À vrai dire, j'ai rêvé

souvent de lui, en général suivant la même trame ou en des rêves qui dégageaient le même sentiment : celui d'une distance entre nous. Parfois il m'appelait et je n'arrivais pas à entendre ce qu'il me disait. Parfois, simplement, il se tenait à l'écart, personnage solitaire et, en quelque façon, désapprouvateur. Nous restions des étrangers l'un pour l'autre.

Vers ma quarantième année, ma mère mourut elle aussi. Ma propre identité d'Américain ne faisait aucun doute à mes yeux, du moins superficiellement. J'avais une femme et des enfants américains, ma vie tant privée que professionnelle était une vie réussie d'Américain. Et voici qu'un beau jour, un groupe d'Arméniens de New York me demanda de donner une conférence sur le métier d'écrivain. Je fus surpris et flatté de cette invitation — car la demande n'était pas bien forte pour mes prestations de conférencier — et j'acceptai.

J'ai un souvenir très vif de cette soirée. La conférence eut lieu dans un auditorium de la cathédrale arménienne, sur la 2^e Avenue, lieu que je n'avais encore jamais visité. Le public prit place devant moi sur de petites chaises ; il comprenait surtout des hommes et des femmes d'âge mûr, les hommes en général plutôt trapus, les femmes vêtues à l'ancienne mode, de tissus à fleurs. Je ne dis rien d'extraordinaire, mais tout d'un coup je me sentis profondément ému. Tandis que de derrière mon pupitre, je promenais mes regards sur ces rangées de visages si évidemment arméniens — des Arméniens plus nombreux que je n'en avais jamais vu ensemble jusque-là —, je me souviens d'avoir éprouvé une extraordinaire force d'attraction. Mes yeux m'assuraient que ces gens étaient différents de moi, mais je savais qu'ils n'étaient pas si différents que cela. J'ignorais ce que je savais de plus.

Ensuite, un vieux monsieur avec une épaisse crinière blanche vint à moi. « Vous avez dit des choses intéressantes, fit-il, encore que vous n'avez mentionné aucun écrivain arménien. C'est dommage que nous n'ayons jamais vu votre père ici.

— Je ne pense pas qu'il se considérait comme arménien », répondis-je. Mais à peine eus-je prononcé ces mots que je réalisai qu'ils étaient faux.

« Bien sûr qu'il était arménien, dit le vieillard. Vous aussi vous êtes arménien. Ce n'est pas si étrange d'être arménien. Venez donc prendre un café. »

Je crois qu'à ce moment j'ai pensé quelque chose comme : tu peux pousser plus loin ou bien en rester là. Et je suis parti avec lui boire un café.

C'est ainsi, de façon insignifiante, que les choses débutent. Ce soir-là, pour la première fois, je rencontrai de mon propre fait des Arméniens. Des Arméniennes rieuses qui n'en finissaient pas de poser des questions. Des hommes aux larges poitrails qui, apparemment, se tenaient toujours par le bras. Trop de tasses de café, de petits gâteaux très sucrés. J'étais là, quoi que pût être ce lieu. La tête de pont n'était guère solide, car je luttais constamment contre le désir de décamper. Ne jamais les laisser trop s'approcher ! Mais je savais également qu'un bout d'une pièce manquante du puzzle venait de faire une brève apparition.

Au moment où je me frayais enfin un passage vers la porte, une voix m'interpella : « Vous reviendrez ! » Il m'était impossible de dire si c'était une affirmation ou une question.

« Je reviendrai », répondis-je.

Mon voyage avait commencé.

Un jour ma femme me demanda si je savais que le mont Ararat était situé en Arménie. Elle venait de lire l'un de mes nouveaux livres arméniens.

«Je le savais, répondis-je.

— Penses-tu que Noé était arménien ?»

Je dis qu'à mon avis la question ne se posait pas dans ces termes.

Plus tard, elle voulut que je lui parle des rois de Naïri :

«Je ne sais rien d'eux, avouai-je.

— On dit ici que ce sont vos ancêtres. C'est écrit : "Il y a bien longtemps, les rois de Naïri régnaient sur la terre arménienne".»

On peut apprendre à peu près tout dans les livres sauf sans doute ce qui concerne les rois de Naïri. Des rois, si l'on peut dire ! De quels rustres était alors peuplé le monde ! Je parle d'il y a trois mille ans, peut-être davantage, lorsque les féroces et martiaux Assyriens tenaient l'Asie Mineure sous leur joug. Il y a cinq mille ans, au moment où la civilisation était en marche en Égypte, à Babylone et à Sumer, elle faisait également son apparition — du moins on en retrouve des traces — dans certaines vallées des vastes hauts plateaux qui s'étendent au sud du Caucase russe, entre la mer Noire et la mer Caspienne, ainsi que dans ce qui constitue aujourd'hui la Turquie orientale. C'était déjà alors un pays de cultures, de vignobles et de riches gisements minéraux, un beau pays d'accès difficile, aux vallées fertiles dominées par des pics élevés, tout entier, même les régions planes, situé en altitude, comme l'Ouest américain, à environ deux mille mètres en moyenne au-dessus du niveau de la mer. Pendant des milliers d'années, des populations primitives ont habité les vallées au pied des grandes montagnes. C'est là qu'on a commencé à soigner la vigne sauvage, qui très probablement est à l'origine des vignes babyloniennes et

égyptiennes. Les indigènes extrayaient du sol l'étain et le cuivre à partir desquels ils produisaient du bronze et des objets métalliques pour Ur, en Chaldée. Leur poterie, avec ses frappants motifs géométriques, se répandit jusque dans l'ancienne Palestine et la Syrie. Cette population était constituée d'une multitude de tribus appartenant principalement aux fonds hourrite et hittite. Autant de rois que de tribus, voilà ce qu'étaient les rois de Naïri. En fait, nous connaissons le nom de «Naïri» par les sources assyriennes et il n'a plus grande signification. Ce n'est plus qu'un mot, avec peut-être un reste de douceur dans sa sonorité. «Vingt-trois rois du pays de Naïri ordonnèrent à leurs guerriers et à leurs chars de se réunir afin de marcher contre moi et de me livrer bataille», écrit un scribe du roi assyrien Teglath-Phalasar I^{er}, qui était lui-même une brute redoutable.

Mais plus tard, de Naïri sortit le royaume d'Ourartou. Voici à présent un mot dont la sonorité est dépourvue de toute douceur. Ourartou... Ararat. Le mont Ararat de l'Arche de la Genèse. Plus tard encore, vers 600 avant Jésus-Christ, le livre de Jérémie évoque le royaume d'Ararat dans un passage où le prophète lance ses imprécations contre Babylone la mauvaise : «Lève l'étendard sur le pays, sonne la trompette contre elle parmi les nations, convoque contre elle les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Ashkénaze.» Les Ourartéens édifièrent des cités et des forteresses. Ils creusèrent des canaux d'irrigation et construisirent de grands aqueducs. Ils commerçaient avec les populations de la Méditerranée, mais surtout ils contrôlaient l'une des grandes routes naturelles du commerce mondial, celle qui franchissait les cols de ce que l'on devait appeler le plateau d'Arménie. Les Ourartéens produisaient de la poterie ainsi que des chars de guerre et des armures. Ils empruntèrent l'écriture cunéiforme aux Assyriens mais développèrent une langue à eux, à partir de la langue hourrite qui, elle-même, ne ressemblait à aucune autre. C'était l'une de ces langues étranges qui, dans l'isolement des montagnes, évoluent indépendamment des grands ensembles linguistiques.

La croissance d'Ourartou devint une menace pour les Assyriens qui engagèrent les hostilités contre le royaume. Mais ce fut une guerre difficile et ingrate pour les Assyriens, qui furent contraints, année après année, de conduire leurs armées vers le nord sur d'énormes distances au cœur de montagnes inhospitalières. On peut voir au British Museum deux imposantes portes de bronze,

charriées depuis une ville assyrienne par quelque archéologue entreprenant, qui illustrent les campagnes du roi Salmanasar III contre Aramou, roi d'Ourartou. Dans cette version des événements qui est celle de Salmanasar, les Assyriens apparaissent en vainqueurs, du moins dans la mesure où les pictogrammes nous montrent des forteresses en flammes et des Ourartéens empalés sur des pieux. Dans l'ensemble, Assyriens et Ourartéens furent en état de guerre intermittente pendant près de trois siècles, jusqu'à ce que les deux États fussent exténués au point de disparaître. Les Assyriens tombèrent probablement les premiers, renversés par les Mèdes (peu avant l'invocation de Jérémie) ainsi que par les «Ashkénazes», qui constituèrent l'une des vagues de l'une des premières grandes invasions nomades — celle de cette vaste peuplade asiatique connue plus tard des Occidentaux sous le nom de Scythes et des Chinois sous le nom de Sai-Wang. Quelques années plus tard, le royaume d'Ourartou, lui-même attaqué par les Mèdes et les Scythes, commença à s'effondrer lui aussi, à se désintégrer en différentes tribus et cessa bientôt d'exister en tant que nation.

20

Certaines des tribus qui avaient fait partie d'Ourartou subsistèrent, mais aussi deux nouveaux groupes firent leur apparition dans ce pays ravagé par la guerre. Le moins important était celui des Armen, ou Armeni, qui, selon Hérodote, avaient gagné cette région à travers la Thrace et la Phrygie. L'autre groupe, plus nombreux et plus évolué, était celui des Hayasa qui avaient jadis fait partie de l'ancienne fédération hittite en Asie Mineure. C'est à ce moment que les Arméniens font leur entrée dans l'histoire, sous la forme d'un composé de Hayasa, d'Armen et des tribus subsistantes d'Ourartou. En fait, traditionnellement, les Arméniens se dénomment eux-mêmes dans leur langue les Hay et leur pays, le Hayastan. Selon une ancienne légende arménienne, Haïk, descendant de Japhet, l'un des trois fils de Noé, s'était révolté contre le tyran assyrien Belus quelque temps après la destruction de la tour de Babel et s'était enfui avec sa famille «en direction du nord, au pays de l'Ararat». Belus, «ayant levé une grande armée», l'avait poursuivi. Une violente bataille eut lieu, au cours de laquelle Haïk, d'un tir heureux de son arc, tua Belus. Sur l'emplacement de cette victoire, Haïk fonda un village auquel «il fit donner son nom». Voilà pour la légende.

La première mention du nom d'Arménie est probablement celle qui figure dans une inscription datant des alentours de

520 avant Jésus-Christ et due à Darius le Grand. Sur un rocher dominant d'environ deux cents mètres l'ancienne route d'Ecbatane à Babylone, l'Achéménide informe le monde de quelques-unes des difficultés qu'il a rencontrées lorsqu'il se fut emparé du trône perse :

Le Roi Darius dit : Pendant que j'étais à Babylone, ces nations se révoltèrent contre moi : la Perse, Suse, la Médie, l'Assyrie, l'Arminaya, le pays des Parthes, la Margiane, la Sattagide et le pays Sace. Le Roi Darius dit : Alors un Arminayen du nom de Dadarsès, l'un des serviteurs, je l'ai envoyé, lui, en Arminaya. À lui je dis : Salut à toi. Si un État rebelle ne m'obéit pas, frappe-le. Alors Dadarsès se mit en route. Lorsqu'il parvint en Arminaya, les rebelles vinrent au-devant de lui et se rangèrent en bataille. C'est à Zuzza, village d'Arminaya, c'est là qu'ils s'affrontèrent. Le dieu Ahuramazda me vint en aide. Mes forces défirent totalement l'armée rebelle.

Un pictogramme accompagne le texte en cunéiformes : Darius, en maître sévère, se dresse à côté de son trône ; les neuf chefs rebelles se présentent en ligne devant lui, la corde au cou. Plus loin, le texte fait référence à « Aracus l'Arminayen » qui aurait « usurpé » rien de moins que Babylone même. « Il a soulevé Babylone », déclare le Grand Roi fâché ; et d'ajouter : « ce pour quoi il a été châtié ». On peut l'imaginer. Voici donc les Arméniens. Des montagnards. Des élèves devant un maître sévère. Ils avaient repoussé les Assyriens et survécu aux Scythes et aux Mèdes. Les Perses exigèrent un tribut de dix mille chevaux par an. La cavalerie allait devenir l'arme de l'avenir.

Je me demandais que penser de ces miens ancêtres, car il est difficile de ne pas se faire une idée à leur sujet, et en général à son propre avantage. Étaient-ils nobles ou vils ? Des « gagners » ou des « perdus » ? Je pensais : quelle idée bizarre que de se demander si les rois de Naïri étaient des perdus ou des gagners. Tout cela était si loin et hors de ma vue. Mes livres me montraient des photographies floues de vases et de casques provenant des fouilles d'Ourartou — d'immenses vases de terre et de bizarres casques pointus. Naïri était un mot. Hayasa, seulement une ombre. Le Grand Roi Darius qui, lui, avait son propre artiste, ressortait avec un peu plus de netteté : un homme exceptionnellement grand pour son époque, près d'un mètre quatre-vingts, des bras puissants et l'œil brillant de férocité. Mais il était difficile d'apercevoir les Arméniens : Dadarsès, Aracus et les autres. N'avaient-ils toujours été qu'un chapitre de l'histoire de quelqu'un d'autre ? Ils me semblaient nager sous la surface, bien loin dans les tourbillons du temps.